

## COLLOQUE PRO SILVA France

Intervention de François Bacot - Jeudi 11 octobre 2018

### UNE EXPERIENCE DE TERRAIN. PROBLEMES ET ENJEUX DE L'EQUILIBRE FAUNE / FLORE AU REGARD DU TRAITEMENT IRRÉGULIER.

Sujet complexe. En plus, à la fin d'une journée où vous en avez déjà beaucoup entendu.

La seule contribution que je peux apporter à un tel sujet ce sont les 60 années d'expérience d'un vieux propriétaire forestier sylviculteur passionné, donc très impliqué dans la forêt, mais pas seulement dans sa forêt.

Ce sera, pour moi, la moins mauvaise manière de traiter le sujet de l'équilibre faune/flore, car l'équilibre se trouve en marchant et j'ai beaucoup marché....

Je ne peux parler de mon expérience sans évoquer les 3 hommes sans l'influence desquels je ne serai pas ici ce soir. Car, aussi en forêt, l'homme reste essentiel.

Puis, j'évoquerai les grandes questions auxquelles, au-delà du fait de se coltiner avec la nature, le forestier privé se trouve confronté.

Et enfin, les méthodes que j'ai essayé de mettre en pratique, avec l'assistance éclairée de grands professionnels, pour développer la forêt familiale que j'ai l'honneur et l'immense plaisir de gérer.

De quoi s'agit-il ? Une forêt d'environ 1 millier d'has dans le sud de la Picardie, dans la famille depuis 1830 et d'une grande variété de sols et d'essences. Malheureusement traversée par une importante ligne de chemin de fer et une route à grande circulation.

Je partage cette forêt avec mes trois frères et sœurs, sous la forme juridique d'un GF familial qui avec la génération qui arrive aura une quinzaine de porteurs de parts ce qui devient un gros challenge pour celui qui aura à me succéder et qui est déjà en place.

Donc, essentiellement, 3 hommes, 3 maîtres qui m'ont, tout au long de ma vie, fait découvrir et me passionner pour la forêt.

Le plus ancien, le garde de mon père, qui m'a initié à la nature et à la chasse et avec lequel j'ai collaboré pendant de longues années puisqu'il a pris sa retraite à 72 ans. Il était arrivé à 14 ans chez mon grand-père, muni d'un certificat d'études. Il en connaissait autrement plus que bien des bac+3 d'aujourd'hui. Très intelligent et très compétent, il vivait dans et pour la nature. La vraie, la dure, pas celle des « bobos ».

Il a fait découvrir au collégien parisien que j'étais toute la complexité de la nature, à la fois dure, exigeante et merveilleuse.

Il m'a appris à me poser des questions. Pour lui, tout était sujet à interrogation et il fallait essayer de comprendre, de trouver les réponses. Mais, dans la nature, quelles sont les bonnes réponses ?

Il m'a fait découvrir le gibier, petit et gros. Comment développer le gibier naturel, comment comprendre les mœurs du gros gibier. Comment rembucher un animal. Comment mener des battus.

Quel extraordinaire plaisir, aujourd'hui disparu que de mener une battue de perdreaux ! Nous nous éloignons de la forêt...

Il m'a appris les origines de notre forêt, par qui et comment elle avait été gérée dans le passé. Ce sont des données bien utiles dont on ne tient souvent pas assez compte.

Il m'a appris à écouter, observer, ne rien considérer comme acquis. J'ai compris avec lui que celui qui va vous assister dans la gestion de votre forêt doit être plus qu'un simple salarié. Il est votre associé et il en connaît souvent bien plus que vous sur le sujet. Les bonnes décisions viennent toujours d'une discussion franche et ouverte.

C'est la chasse qui a été pour moi, comme pour beaucoup, la première ouverture à la nature et à la forêt mais il ne faudrait pas en rester à la seule chasse.

Puis, j'ai eu la chance, en m'impliquant dans notre CETEF départemental de profiter des lumières du grand forestier qu'est Michel Hubert qui pendant des années a animé nos réunions. Vous le connaissez tous, ingénieur à l'IDF, il a été un des créateurs de Pro Silva Europe et le 1<sup>er</sup> président de Pro Silva France. Avec lui, j'ai découvert les arbres et tous les grands principes d'une sylviculture active et proche de la nature, qui permet d'approcher un équilibre faune/flore, qui déjà à cette époque était bien compromis. Il m'a beaucoup appris. Par exemple, avec lui, j'ai découvert et mis en pratique le balivage qui m'a permis, quelques années plus tard, de récolter de belles grumes de châtaignier.

Il fait partie de ces rares personnes, simples et modestes malgré ou peut-être à cause de leur grande intelligence qui vous font vous passionner pour la matière qu'ils vous enseignent. Avec lui, j'ai compris qu'il était important de comprendre sa forêt et qu'on la comprenait d'autant mieux en s'alimentant de l'expérience de la forêt des autres.

Prendre des responsabilités dans le syndicalisme forestier est aussi une bonne école pour se forcer à réfléchir aux problèmes qui se posent aux propriétaires et aux moyens de les résoudre.

Enfin, Brice de Turckheim que vous avez tous connu. Nous devons rendre hommage au créateur et à l'animateur de Prosilva. Il m'a initié avec autorité à la sylviculture proche de la nature, à découvrir les écosystèmes, à en tenir compte dans nos actions et à les préserver.

Il m'a, avec Michel de Vasselot, ouvert les portes du Comité des Forêts. Par la qualité de son extraordinaire réseau de forestiers européens, il nous a permis d'organiser des formidables voyages en nous ouvrant les forêts les plus intéressantes que l'on puisse voir en Europe et surtout discuter et apprendre avec les hommes qui les gèrent.

Il a été le maître incontesté de tous les experts du CF. Ils sont 13 aujourd'hui et transmettent à toute une génération de forestier sa vision de la forêt et d'une sylviculture qui doit être proche de la nature.

Par le CF, j'ai été amené à découvrir et à m'intéresser à la filière. On ne peut faire une bonne sylviculture sans connaître tous les débouchés de nos produits et sans être en mesure de comprendre et de dialoguer avec tous les animateurs de cette filière.

En réalité, et ce sont bien les leçons que j'ai tenté de mettre en pratique, ces trois maîtres ont en commun leur pragmatisme, leur volonté de comprendre la dynamique de la forêt et de l'accompagner plutôt que de la contraindre, leur approche gestionnaire, leur bon sens forestier.

Indépendamment de la nature, du climat, des sols, sans lesquels il est impossible de composer raisonnablement, les gestionnaires forestiers que nous sommes sont confrontés à un grand nombre de problèmes. Je n'en ferai pas le catalogue. On pourrait y consacrer plusieurs jours. Je vais essayer de me concentrer sur quelques-uns des plus importants et comment j'ai essayé de les résoudre.

Notre activité, contrairement à la culture court-termiste dans laquelle nous vivons, bien qu'on a jamais autant parlé de durable, s'étale sur un grand nombre d'années. Il faut 20 ans pour faire un peuplier, 80 ans pour un douglas, 120 à 150 ans pour faire un chêne. Les chênes que nous récoltons aujourd'hui ont été plantés (plus souvent plantés qu'on ne le croit) sous le second empire.

Plusieurs conséquences. Le forestier qui investit dans une plantation ou une régénération de chêne est soit un peu fou, soit à dans l'avenir une foi à faire bouger les montagnes. Il lui faudra 4 à 5 générations pour récolter son investissement. Etant donnée les exigences de la sylviculture du chêne, il y a fort à craindre qu'une génération risque d'anéantir le travail de ses prédécesseurs.

Si on veut conserver pour notre pays cette richesse incontestable (et le problème du chêne, aujourd'hui, est beaucoup plus le renouvellement d'une essence emblématique que la vente de nos grumes aux chinois. S'ils recherchent le chêne français c'est bien que nous sommes les seuls à pouvoir en fournir) il faut trouver les moyens techniques et économiques qui vont permettre à ces aventuriers de la nature de réaliser leur projet.

Après la dernière guerre, l'aide du FFN, en tenant compte de ce long terme, a permis de relancer la reforestation du pays. Ce financement de la filière par la filière (ce n'était pas un financement par l'Etat, qui n'assurait que le suivi administratif et le contrôle) était une idée géniale qui a parfaitement fonctionné dans son principe. Je ne reviendrai pas sur les raisons plus que contestables qui ont arrêté un outil efficace et de bon sens, même, si il présentait quelques défauts non négligeables (subvention à la plantation, mais pas assez aux travaux de sylviculture des 10 premières années ; plantations pas toujours bien appropriées aux stations ; suivis trop souvent défectueux ; les compétences techniques et notamment l'utilisation de la nature n'étaient pas encore au niveau que nous connaissons aujourd'hui.....). C'est un outil, notamment les prêts, que j'ai beaucoup utilisé. Il était simple et facile à mettre en œuvre. Le forestier n'avait pas à supporter la lourdeur administrative, les risques de trésorerie ou même de requalification qui sont la règle aujourd'hui pour les relativement maigres financements de l'Etat, qui, de ce fait sont beaucoup moins utilisés qu'ils ne le devraient.

La fiscalité forestière est actuellement bien adaptée à cette économie du long terme et on peut espérer ne plus jamais revoir un impôt tel que l'«impôt de solidarité» de 1948, que vous n'avez pas connu. Il a obligé, cette année-là, les propriétaires forestiers en mal de trésorerie à ponctionner leurs forêts au-delà du raisonnable.

Ce travail de très long terme est contradictoire avec l'idée souvent rabâchée que les forestiers ne savent pas s'adapter aux besoins de l'aval. Ce n'est absolument pas réaliste.

Pour sortir de ce problème, le sylviculteur doit n'avoir que des objectifs de qualité en privilégiant les bonnes essences sur les terrains adaptés. Sachant que même s'il est très bon, la qualité ne sera pas toujours au rendez-vous. Mais la qualité se vendra toujours. La sylviculture proche de la nature, privilégiant les arbres de qualité, est l'outil idéal pour tenter d'atteindre ce but.

On peut aussi développer, sur des terrains adaptés, des essences à croissances plus rapide, je pense au châtaigner, au robinier qui avec une sylviculture dynamique peuvent faire de très belles grumes commercialisables en une quarantaine d'années.

Et puis, en fait, la forêt pousse relativement vite. Proche de chez moi, la forêt de Vauclair, au Chemin des Dames, a été entièrement plantée en 1924, même pas 100 ans, et vous y voyez déjà de biens beaux chênes.

Un des drames de la forêt française, c'est la surabondance de grand gibier. Dans le massif que je gère, j'ai en abondance des sangliers qui se régalent des glands et des châtaignes compromettant les régénérations. Des chevreuils qui consomment avec plaisir les jeunes pousses nées des semences épargnées par les sangliers. Les cervidés enfin, heureusement en légère diminution, qui s'occupent du reste et notamment qui au printemps plurent avec allégresse mes régénérations de châtaigniers. Et encore, la plupart d'entre vous n'ont pas connu la prolifération des lapins qui jusque dans les années 1950 ont ruiné, dans certaines régions, tout espoir de régénération. Cela est largement visible aujourd'hui sur les chênes de ma forêt avec le manque de plusieurs classes d'âge.

Le forestier doit choisir et sortir de l'ambiguïté, pour ne pas dire de l'hypocrisie dans laquelle il aime se cantonner. Il est impossible de faire une forêt d'avenir, ce qui devrait être l'objectif de tout forestier, soit, bien équilibrée avec des gros, moyens et jeunes bois, avec une population trop importante de grand gibier. Le déséquilibre est engagé dès que le sous-bois commence à trop s'éclaircir.

Mais, nous sommes rarement maîtres de la situation. Comment, dans ces conditions, réaliser notre objectif d'arbres de qualité? Je n'ai, pas plus que vous, trouvé la solution idéale, qui ne dépend pas toujours de nous et ne sera trouvée qu'au niveau national, à condition de ne pas bâtir des usines à gaz centralisatrices dont notre pays a le secret.

Quelques suggestions si vous considérez, à juste titre que les engrillagements sont un coût prohibitif et une atteinte à la nature. L'application d'une sylviculture dynamique, proche de la nature doit permettre de maintenir au sol une densité de couvert suffisante pour nourrir une population raisonnable de gibier. Un réseau de cloisonnements bien entretenus permet, non seulement de protéger les sols, de mieux observer ses parcelles, mais aussi, de donner au gibier un gagnage bénéficiant de la lumière, donc plus à son goût que dans un taillis en plein. La sylviculture proche de la nature améliore indéniablement le biotope favorable au gibier.

Une bonne gestion du plan de chasse est également efficace. Pour cela, je ne peux qu'encourager les sylviculteurs à prendre des responsabilités dans le syndicalisme forestier pour participer aux commissions de chasse locales. Là, avec persuasion et diplomatie et en tentant des alliances avec des partenaires volontaires et déterminés, il est possible d'influer sur les décisions préfectorales. C'est du moins, le fruit de mon expérience. Mais, une fois les bracelets obtenus, et en cas de très forte densité, il n'est pas toujours facile d'assurer les réalisations. Trop de contraintes administratives, difficultés de tir...

Quand vous êtes parvenu à avoir une certaine influence, il faut essayer d'éviter, autant que possible les plans de chasse qualitatifs, bien que ce ne soit pas le discours à la mode. Il faut savoir que, pour le chevreuil, il y en a toujours beaucoup plus que ceux que l'on observe au quotidien. Que pour les grands cervidés, il faut tuer des biches pour diminuer les populations. Ce n'est pas un exercice facile car la végétation reste en place de plus en plus tard, alors que dès la fin Novembre les biches sont en hardes et il est bien difficile alors de les approcher ou de les enfermer dans une battue. Vous ne faites pas le poids en face de dizaines de paires d'yeux en éveil. Il ne faut donc pas hésiter à attribuer plusieurs biches aux détenteurs de petites surfaces. Quand une biche seulement leur est attribuée, ils font durer le plaisir et bien souvent arrivent en fin de saison sans réalisation. Avec deux, ils en tuent une dès le début de saison, au moment où elles sont le plus facile à tuer. Pour l'avoir expérimenté avec mes voisins, c'est très efficace.

Le problème du sanglier devient très complexe quand on arrive aux densités impressionnantes existant dans certaines forêts. Quand une compagnie de dizaines de sangliers passe à un fusil en battue, s'il est très bon, il en tue deux, avec un peu de chance, il en tue un. Le plus souvent, la compagnie passe et vous ne la revoyez plus de la journée.

On arrive aujourd'hui à des aberrations avec des Fédérations acculées à des montants de dégâts agricoles insupportables. Dans mon département, probablement précurseur, on vient d'initier la taxe à l'hectare pour les forêts. La double peine. Pas de remboursement des dégâts forestiers et une taxe supplémentaire qui met le prix du bracelet de sanglier à 100 € et plus et impose un nombre de bracelets probablement irréalisable.

Pour ouvrir les yeux des chasseurs, il faudrait imposer, pour l'examen du permis de chasser, une épreuve éliminatoire de sylviculture. Tout le monde y gagnerait. Et les chasseurs pourraient découvrir le travail du forestier qui leur permet d'exercer leur art dans un cadre souvent exceptionnel.

Parmi les difficultés rencontrées, je voudrais évoquer les modes. J'ai toujours été frappé par la forte sensibilité du forestier aux modes. Dans les années 1960, les débuts de la vulgarisation ont fortement contribué à leur développement. Souvent des plantations sont faites parce que tout le monde le fait, sans tenir assez compte de l'environnement local. Il en résulte des catastrophes qui prendront des dizaines d'années pour se corriger. Je pourrais vous citer dans ma région de nombreux exemples.

Il est beaucoup plus prudent de poursuivre ce qui a bien marché dans le passé. Et de ne tenter des nouveautés qu'avec beaucoup de circonspection et sur des surfaces très expérimentales.

C'est plus en adaptant aux essences locales des méthodes telles que la sylviculture proche de la nature qu'en implantant des essences exotiques pas toujours adaptées qu'on pourra améliorer la qualité de sa forêt.

Enfin, une constante du sylviculteur, et là je n'ai pas de recette miracle, je suis toujours en retard sur les travaux, toujours débordé, toujours à la recherche d'entrepreneurs de travaux de qualité, malheureusement de plus en plus rares. Mais, heureusement, la nature va à son rythme et si on n'est pas trop mauvais, on arrive à ne pas trop se laisser dépasser et la sylviculture proche de la nature nous permet de nous adapter.

Enfin, je ne parlerai pas du changement climatique qui remet en cause beaucoup d'idées reçues. Là encore, il faut beaucoup observer, écouter, adapter ses méthodes de travail. C'est vraiment le challenge des prochaines années.

Quant aux tempêtes, ou tornades de plus en plus fréquentes, il n'y a guère qu'une assurance bien aménagée en fonction des risques prévisibles pour réduire les conséquences de ces catastrophes. Là encore, on sera d'autant plus fort pour les supporter qu'on aura été capable de conduire un système solide et en bonne santé grâce à une sylviculture proche de la nature.

Quelles méthodes ai-je utilisé pour développer la forêt familiale ?

Il faut d'abord regarder sa forêt. Etudier d'où elle vient. J'ai la chance de posséder pas mal d'archives sur la partie la plus ancienne. J'ai, sur le noyau des 250 has les meilleurs de la forêt, toutes les fiches de coupe et recollement sur plus de 100 ans, et notamment les affiches du Comité des Forêts rédigées par les experts de l'époque, Monsieur Rothé, puis Olivier de Grancourt et les recollements consécutifs. C'est un outil fantastique pour comprendre l'état actuel des parcelles et prendre les décisions de gestion.

Notre forêt a été jusqu'à la dernière guerre suivie par des experts compétents. Puis, mon père, comme malheureusement beaucoup de forestiers privés, considérant que la forêt poussait toute seule, a préféré gérer seul. Il effectuait des coupes, malheureusement souvent trop fortes. Il y avait les contraintes de la guerre et des impôts. Il n'y avait guère de travaux sylvicoles et les lapins proliféraient. Tout cela a mis fortement en danger l'avenir de notre forêt.

Depuis 40 ans que je ne prends plus de décision de gestion importante sans en discuter avec mon gestionnaire (merci MIV !), nous avons, je pense, ensemble, bien amélioré la forêt. Mais certaines belles parcelles de chênes qui avaient été surexploitées sont maintenant devenues de belles parcelles de châtaignier. Il faudra des dizaines d'années si on souhaite y revoir les chênes.

Beaucoup de forestiers me disent fièrement qu'ils gèrent eux-mêmes leur forêt et qu'ils n'ont besoin de personne, sauf, éventuellement pour les ventes. Pour moi, cette attitude n'est pas une économie. La rémunération d'un bon expert est un investissement. Quel que soit la connaissance que vous avez de votre forêt, un bon expert, même jeune, a accumulé beaucoup plus d'expérience par le grand nombre de forêts qu'il a parcouru et par les problèmes qu'il a eu à résoudre. Discuter avec lui ne peut être que positif, même si vous ne suivez pas forcément son conseil.

Le plan simple de gestion est un outil absolument indispensable, même si, au départ, il a été fortement contesté et si aujourd'hui, il y a une mauvaise tendance à le complexifier.

Là encore, je vois des propriétaires tout fières d'avoir fait seuls leur PSG, et certains organismes trouver cela admirable. Pour les mêmes raisons que je viens d'évoquer, je considère que c'est une erreur.

Faire un PSG, c'est mettre en place toute la stratégie de votre investissement forestier. Cela mérite une réflexion approfondie et l'intervention d'un professionnel n'est certainement pas de trop.

Le PSG est fait pour être consulté. Il ne faut pas le voir comme un outil rigide. Sur 10 ou 20 ans tout peut évoluer et il faut pouvoir s'adapter à la conjoncture, aux nouvelles techniques, au changement climatique, mettre à profit vos observations.... Il doit être le squelette de votre gestion mais il faut pouvoir broder autour.

Il faut aussi sortir de sa forêt.

Pour bien gérer sa propre forêt, rien de mieux que de voir beaucoup de forêts. La sylviculture est une matière tellement complexe qu'à chaque nouvelle visite de forêt j'apprends quelque chose de nouveau. J'ai déjà parlé des CETEFs, mais il y a beaucoup d'autres opportunités de voir les forêts des autres. Je ne citerai, au hasard, que les réunions de baliveaux et les voyages du CF, ou les tournées Pro Silva.

Il est indispensable de bien connaître la filière. Bien sûr, localement, pour commercialiser vos bois. Mais aussi, pour connaître les grandes tendances, la filière nationale et internationale. Pour connaître les grands réseaux commerciaux et aussi les grands pays producteurs. Savoir qu'en Amérique du Sud, il se plante des millions d'hectares d'essence proches des nôtres, qui poussent environ quatre fois plus vite, et dont les pellets sont à portée de tankers dans nos ports, n'est pas plus indifférent pour vos décisions stratégiques que les quantités de chênes français très recherchés par la Chine.

Il faut aussi s'impliquer dans les institutions de la forêt. Contrairement à ce que j'entends souvent, ce n'est pas une perte de temps. Là encore c'est un investissement. Que de forestiers considèrent que leur syndicat est nul, que la Fédération ne fait rien, que les CRPF n'ont rien compris... C'est un peu facile !!

S'engager dans les organismes de la forêt privée est indispensable. Il faut être nombreux pour être représentatif. Y prendre des responsabilités permet de donner son avis et même, pourquoi pas, d'avoir de l'influence. Permet aussi de mieux connaître son environnement, de voir les forêts des autres, de mieux connaître les filières locales, tous éléments particulièrement utiles à la gestion de votre propre forêt.

Je n'ai jamais pensé que j'avais perdu mon temps, que ce soit dans mon syndicat, au CRPF ou au Comité des Forêts. Bien au contraire.

En conclusion, si je n'ai probablement pas répondu précisément et scientifiquement à la question posée dans l'intitulé de cette intervention, c'est que, malgré plus d'un demi-siècle d'expérience, j'en suis bien incapable. Je n'ai fait, sans toujours le savoir, que mettre en pratique ces principes souvent entendus dans la bouche de B de T : Observation, patience, humilité, confiance, qui de fait ne sont que les maîtres-mots de la sylviculture proche de la nature.

Gérer la nature et la forêt en particulier, est un difficile challenge. Mais, c'est un challenge passionnant auquel je ne regrette vraiment pas d'avoir eu la chance d'être confronté. Et, j'espère encore pendant beaucoup d'années.